

« LES ANNEES DE VOYAGE DE WILHELM MEISTER » (Goethe)

D'UNE LECTURE DE JEUNESSE (1962) A UNE LECTURE DE VIELLESSE (2020)

En 1962, je rédigeai après la licence d'allemand mon mémoire de maîtrise dont le sujet était « Goethe, le peuple et la démocratie », sujet piège, car le grand écrivain n'était ni pour, ni vraiment contre la démocratie, là n'était pas son problème, en tout cas la Révolution française lui répugnait par sa violence et ses excès tout en reconnaissant son inéluctabilité, et la phrase qu'il aurait prononcée à Valmy, « De ce jour commence une nouvelle ère de l'histoire humaine » n'est qu'une constatation lucide et non une approbation.

Il me fallut lire attentivement les dix-huit volumes de l'oeuvre complète, la Hamburger Ausgabe qui venait de paraître, excellente édition avec de précieux commentaires, et traquer tous les signes qui faisaient apparaître l'attitude de l'écrivain par rapport au peuple et à son rôle dans la société. En fait, son point de vue n'est explicable que par l'ensemble de sa pensée, de sa conception de la nature et de l'homme dans la nature, de ses idées sur la formation et sur les fins dernières de l'humanité. Chez Goethe tout se tient, son oeuvre représente en soi une civilisation ou du moins une interprétation de la civilisation occidentale. Sa vision de la vie est fondamentalement évolutionnaire et son oeuvre elle-même de Werther au Faust II et à « Wilhelm Meisters Wanderjahre » laisse apparaître l'évolution constante de sa pensée sans rupture si bien que ce qui était au début (la passion, le désir d'absolu, l'accomplissement de soi) se retrouve à la fin, mais maîtrisé, dépassé, englobé dans une intuition plus profonde du rapport de l'homme au monde.

Un aperçu de l'ouvrage

Avant de passer à l'évocation de ma lecture d'hier et de celle d'aujourd'hui, il me faut donner un aperçu de ce qu'est cet ouvrage « Les années de voyages de Wilhelm Meister » portant en sous-titre « les renonçants »(die Entsagenden), écrit en grande partie dans la dernière décennie de la vie de l'auteur (Goethe meurt en 1832)

L'ouvrage se présente par le titre comme la suite d'un autre roman « Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister » écrit entre 1777 et 1794 (Goethe est né en 1749). Le héros est un jeune homme issu de la petite bourgeoisie qui

souffre de l'étroitesse de son milieu et du manque de perspective pour son avenir dans une société très hiérarchisée et fermée. Ce qui lui importe, c'est le développement de sa personnalité et il croit trouver la solution dans le théâtre. Mais une société secrète veille sur lui, « la société de la Tour » (sans doute, une image idéalisée de la Franc-Maçonnerie) qui l'oriente vers un développement de lui-même en toutes ses potentialités. Cette polyvalence (*Vielseitigkeit*) correspond à l'idéal humaniste de la Renaissance. Le message des « Années d'apprentissage » c'est donc l'épanouissement de soi-même à travers une culture qui vise à l'universel.

Dans « Les années de voyage » nous retrouvons Wilhelm et la société de la Tour, mais c'est un message apparemment contraire que lui transmet ce groupe, qui d'une société culturelle est devenue une société d'action qui veut répondre aux nouveaux problèmes de la société (nous sommes passés de l'Ancien Régime aux débuts de la société moderne et de l'industrialisation). Il ne s'agit plus seulement de devenir polyvalent mais au contraire de faire de soi un homme spécialisé, monovalent (*einseitig*) pour être un membre utile dans la société. Wilhelm est envoyé voyager pour se familiariser avec tous les milieux et trouver sa voie (il sera finalement chirurgien!). On voit ici la pensée de Goethe se modifier sans rejeter le point de départ. Monovalence et polyvalence sont deux pôles de la formation humaine. Cependant cette nouvelle injonction « Fais de toi un organe ! » implique un renoncement (d'où le sous-titre du roman), renoncement à cette culture d'Ancien Régime qui était celle d'une minorité aisée. Mais le renoncement implique-t-il une tristesse, une nostalgie ? Ce n'est nullement le cas dans « Les années de voyage » quand on voit tous ces personnages actifs et enthousiastes qui se lancent dans de grands projets : trouver une solution à la crise des artisans tisserands qui sont ruinés par la naissance des grands ateliers, préparer leur expatriation vers l'Amérique où la Société de la Tour installe une communauté ou créer de grands ateliers communautaires en Europe. Dans ces descriptions d'une population qui prend son avenir en main (mais sous la direction des meilleurs, des plus entreprenants) on pense à la littérature des socialistes utopistes qui viendra un peu plus tard. On y perçoit une joie dans l'action qui permet de dire que le renoncement (à l'égoïsme de la belle âme) s'accompagne sans aucun doute d'un surcroît de vie et d'énergie parmi les hommes.

Dans « Les années de voyage » Goethe rompt avec la définition du roman classique qui implique une histoire avec des personnages, une intrigue, un dénouement, donc une notion de temps. Certes, le personnage de Wilhelm constitue le lien entre les multiples lieux et personnes, cercles de vie qu'il croise mais c'est un lien purement formel, Wilhelm observe, écoute, apprend mais il ne se lie pas. Cet homme est juste un miroir et cela fait penser à la

remarque de Stendhal : « Le roman est un miroir que l'on promène le long du chemin ». La notion de voyage implique une durée, mais ici c'est une durée imprécise et neutre, elle aussi purement formelle qui ne produit pas UNE histoire. En revanche il y a des dizaines d'histoires éparpillées à travers le livre qui sont comme des stations durant le long voyage de Wilhelm, des nouvelles, des contes mais aussi de pures réflexions, des sentences, des lettres, des documents. Cette œuvre donne l'impression d'une caisse dans laquelle on aurait accumulé toutes sortes de papiers. De là à penser que le dernier roman de Goethe soit un « fourre tout » où l'auteur a voulu exprimer en vrac ses ultimes pensées, il n'y a qu'un pas que j'ai franchi lors de ma première lecture. J'y ai puisé ce qui me convenait pour mon sujet. Ce faisant, je suis passé à côté de ce qui faisait la substance du livre !

La lecture de jeunesse

Mais je me rends compte aujourd'hui que ma lecture de jeunesse a dépassé et de loin mon souci de chercheur. Elle a laissé des traces dans ma sensibilité, des traces qui ont influencé le cours de ma vie, mes prédilections, mes rêves, certaines décisions importantes. Le voyage de Wilhelm se déroule en partie dans des régions montagneuses qui évoquent les pré-Alpes bavaroises ou le Tyrol. On y circule à pied sur des chemins de terre où l'on rencontre des marchands ambulants, des villages où vivent des artisans-paysans. On pense bien sûr à Rousseau qui a initié le sentiment de la nature, notamment la découverte des paysages de montagne dans la littérature, on revoit en pensée les tableaux des romantiques allemands mais aussi les arrière-plans montagneux des tableaux de Dürer. Mais ce qui caractérise les évocations de Goethe, c'est une précision non-romantique, l'âme ne se projette pas dans le paysage mais au contraire la montagne s'impose dans son évidence, sa dureté et sa pérennité non-humaine et elle est la source chez Montan, un ami de Wilhelm, géologue, d'une réflexion sur les origines de la nature, sur la possibilité de comprendre la nature en tant que « chiffre », de langage codé. Le thème de l'origine ou plutôt de l'originel imprègne aussi les évocations de la vie humaine dans ces montagnes. Le préfixe « Ur- » en allemand désigne ce qui est premier, à la fois au sens historique (Urvölker : peuples premiers) et au sens de « fondamental » et donc presque d'« éternel ». Goethe recherche les « Urbilder » (les images qui sont au fondement de la vie humaine et aussi au fondement des phénomènes naturels, par exemple la « Urpflanze » , la structure biologique qui est à la base de toutes les formes de plantes).

Deux formes de la piété

Les deux premiers chapitres du « Wilhelm Meisters Wanderjahre » , « La fuite

en Egypte » et « La sainte famille » sont consacrés à une image « originelle » (on pourrait dire aussi archétypale) de la vie humaine, celle de la famille et de la petite communauté de vie imprégnée de religiosité. L'artisan-paysan Joseph s'identifie au père terrestre de Jésus en épousant une femme enceinte et en élevant son enfant. Ce récit symbolise la « Hausfrömmigkeit », la piété domestique, familiale, tribale, un univers étroit mais ouvert sur une transcendance et riche en sentiments. Cet univers familial est en relation avec la communauté villageoise à travers le travail, ici le tissage qui met les artisans en relation avec d'autres régions. Le travail manuel, la vie économique que Goethe décrit à travers le journal de Leonardo beaucoup plus loin dans le livre, avec une extrême précision technique est accompagnée d'une ambiance chaleureuse de fraternité entre les êtres. Mais déjà plane le danger de la crise économique avec l'introduction du machinisme. Or, précisément Leonardo est membre de l'association qui prévoit l'émigration en Amérique en fondant une société active qui va regrouper des hommes sous l'égide d'un nouvel ethos, celui de la « Weltfrömmigkeit », la piété mondiale, universelle ou la piété pour le monde. C'est la réponse de Goethe aux transformations techniques et économiques du 19^e siècle, non pas la solution des physiocrates du 18^e siècle, éclairés mais despotiques, ni celle du capitalisme industriel du 19^e, mais une sorte de communautarisme animé d'une éthique qui relie les hommes entre eux et les relie à ce qui les dépassent, car toute action est symbole qui relie le terrestre au spirituel.

Les conséquences de la lecture de jeunesse

Enfant de la guerre et de l'après-guerre, s'éveillant adolescent à la politique avec la guerre d'Algérie, écolier qui vivait la classe sans chaleur dans une certaine tristesse, je rêvais d'un autre monde, d'une autre société, d'autres rapports humains. Je passai le bac quand De Gaulle prit le pouvoir. Il fallut déjà « renoncer », choisir une voie et sacrifier toutes les autres. Les Trente Glorieuses, on construisait à tour de bras des cités dortoirs sans âme, la frénésie de la consommation s'installait. Malaise. Je retrouvais la joie en séjournant à la ferme de mes cousins du Berry-Bourbonnais, j'aimais les paysages du Massif Central et des Alpes, Montaigne et Rousseau donnaient forme à ma pensée. Mais aussi la poésie du jeune Goethe qui mettait des mots, un rythme et des sonorités à mes élans amoureux.

Ce que je retins après la lecture de ce roman de Goethe, ce fut essentiellement ... la lumière : lumière des paysages, lumière dans le cœur des personnages, lumière des conversations, lumière de la pensée. Une lumière qui n'a rien de surnaturelle et qui éclaire un monde bien concret où les choses et les êtres se distinguent avec une évidence naturelle. Une lumière

que j'ai recherché ensuite partout dans le monde. Et dans cette lumière, il y a les relations entre les êtres où apparaît l'ethos de la communauté (Gemeinschaft) qui devint ensuite ma recherche personnelle. C'est en effet quelques temps après la lecture des « Années de voyage » que je rencontrai des disciples de Lanza del Vasto qui vivaient dans une communauté nommée l'Arche dans le sud de la France. Lanza del Vasto, poète et mystique, disciple de Gandhi, avait fondé un lieu de vie où la non-violence s'appliquait aux choses les plus quotidiennes de la vie. Par ailleurs les membres de l'Arche, par des manifestations ou des jeûnes s'impliquaient dans la lutte contre l'armement nucléaire. Quand je vins pour la première fois à l'Arche, j'eus l'impression de retrouver les artisans que Goethe décrivait dans son roman, comme si le rêve devenait réalité.

Mon engouement pour l'Arche ne dura que quelques années. La pensée de Lanza del Vasto était foncièrement mystique et religieuse s'appuyant sur des commentaires des Evangiles, la vie dans la communauté, aussi sympathique fût-elle, était marquée par certains rites religieux auxquels je n'étais guère disposé. C'était une sorte de « piété domestique » qui ne me convenait pas. A la lecture de Goethe, j'avais perçu la piété domestique – aussi séduisante fût-elle – comme une forme dépassée par la piété universelle. C'était cette dernière que je recherchais et non le repli sur ce qu'il fallait bien appeler une « secte ».

Pourtant, c'est bien ma prédilection pour les formes premières de la vie humaine, les « Urformen », qui a déterminé ma pensée puis mon action. Passion pour les œuvres de Lévi-Strauss, décision de faire une licence d'ethnologie, et finalement la lecture de « Dieu d'eau » de Marcel Griaule qui m'entraîna à rendre visite au pied de sa falaise à l'ethnie malienne des Dogon, rencontre capitale qui me décida, après la proposition de représentants du village, de créer les conditions de construction d'un barrage pour créer un périmètre maraîcher nécessaire à la survie de cette population. Ma décision fut sans hésitation, ni réflexion tant cette décision était le fruit inconscient, entre autre, de la lecture des « Années de voyage », j'entrais dans la sphère de la Weltfrömmigkeit », d'une piété visant à l'universel, d'une éthique agissante qui s'ouvre à toute humanité.

La lecture de vieillesse, la religiosité goethéenne

Et voici qu'aujourd'hui je reviens à la source, je relis après plus de 50 ans l'ouvrage de Goethe. Le grand âge m'a-t-il permis de découvrir quelque chose de nouveau que je n'aurais pu découvrir tel que j'étais à vingt ans ? Indéniablement oui, mais comment le formuler ? C'est un « secret évident » que Goethe évoque en passant, l'air de rien, en peu de mots au détour d'une conversation tandis qu'on vient de lire des pages et des pages de descriptions très précises de choses concrètes ou de conversations mondaines. Goethe

n'est pas philosophe, il est poète, il ne pense pas en concepts mais en images. Il ne démontre pas, il évoque et il VOIT.

La lecture de *Die Provinz Pädagogische* se penche sur la religion de Goethe. Deux éléments sont particulièrement importants : le chapitre qui s'intitule « La province pédagogique » et le personnage d'une femme, Makarie, qui apparaît en plusieurs passages du roman.

La Province Pédagogique est un institut à la campagne chargé de former les jeunes gens qui agiront dans le sens de la « Weltfrömmigkeit » (la piété universelle). On leur apprend trois formes de respect : le respect pour ce qui est au-dessus de nous (la transcendance, la Loi morale), le second pour ce qui est notre égal (la fraternité), le troisième pour ce qui est en-dessous de nous (la souffrance) Le premier respect correspond à la religion de l'Ancien Testament, le second correspond au message de Jésus durant sa vie, le troisième correspond à la crucifixion. Dans cette école, des fresques illustrent les deux premiers respects. Curieusement il n'y a aucune fresque qui illustre le sacrifice du Christ. Surpris Wilhelm, le visiteur, interroge son guide au sujet de cette absence. Celui-ci répond : cette scène est trop terrible pour être montrée, elle est le mystère le plus puissant que l'on ne peut dévoiler. Goethe, en effet, ne peut concevoir le mal comme une puissance métaphysique (le diable). Il parle certes du tragique dans l'existence humaine, le « démoniaque », une force ni bonne, ni mauvaise qui croise le destin humain, elle exerce son emprise sur l'homme quand celui-ci se croit tout puissant comme Faust. Mephisto, ce diable qui se met au service de Faust, n'est qu'un pauvre diable incapable de satisfaire son maître ! Pour Goethe, le renoncement à la toute-puissance, la connaissance de soi et de ses limites rend possible une vie humaine en accord avec ce qui est (la nature, l'ordre des choses), même si le message de la croix n'est pas nié mais reste un insondable mystère qu'il vaut mieux cacher.

Le respect (« Ehrfurcht » : la crainte respectueuse) , illustré ici par la religion de l'Ancien Testament, englobe en fait l'attitude fondamentale de toutes les religions. Goethe connaissait bien l'islam et l'aimait comme l'indique sa récréation de la poésie du poète iranien Hafez dans le « Divan oriental-occidental ». Dans une note à cet ouvrage, il prouve sa connaissance et sa compréhension pour la religion de Zoroastre où le respect dû au Créateur se concrétise par un respect quotidien dû à sa création, la nature (une religion écologiste, dit Goethe). Je n'ai pas trouvé trace dans l'oeuvre de Goethe d'une connaissance des religions orientales (Bouddhisme, Taoïsme), qui n'ont été transmises à l'Occident qu'après sa mort. Il aurait peut-être eu une difficulté avec le Bouddhisme qui souligne la souffrance dans la vie humaine mais toute la doctrine consiste à nous en délivrer, en revanche il aurait accueilli avec enthousiasme l'attitude taoïste, si proche de la sienne. Du moins c'est ce

que j'imagine par rapport à ma propre évolution. Eduqué dans un milieu athée, mais curieux à l'adolescence du phénomène religieux sans pouvoir adhérer à aucune forme de religion instituée, l'attitude de Goethe est devenue la mienne : chaque religion est un reflet d'un absolu inaccessible à l'esprit humain. Sans ce reflet en chacun et dans la société, l'individu et la société sont dans l'errance et la souffrance. Le terme de « piété » (Frömmigkeit), un leitmotiv des « Années de voyage », qui désigne l'ambiance spirituelle des communautés traditionnelles et celles des futurs constructeurs du monde moderne montre bien que la société humaine ne peut se passer sans risque du rapport à la transcendance, ou plutôt pourrait-on dire d'une « transimmanence » La « piété pour le monde »(Weltfrömmigkeit) est une forme de laïcité imprégnée de spiritualité.

Dans certains passages des « Années de voyage », Goethe lève le voile sur le « secret évident » (offenbares Geheimnis) qui révèle indirectement le fond de sa pensée. Et c'est notamment à travers le personnage de cette femme Makarie que l'on pourrait dire une « sainte goethéenne ». Elle exerce un pouvoir thérapeutique sur les âmes par quelques mots ou par sa seule présence. Depuis l'enfance, elle vit en communion avec le cosmos, autrement dit son cosmos intérieur est à l'unisson du cosmos extérieur. Cela nous rappelle les paroles du mythique égyptien Hermes Trismégiste dans la « Table d'Emeraude » : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour faire le miracle d'une seule chose ». Entre le haut et le bas, il y a un rapport de miroitement. Toute chose terrestre, relative, reflète du céleste, de l'absolu, du spirituel. La pensée symbolique est donc ce qui permet de faire le lien entre le signifiant et le signifié. De ce fait, étudier les choses du monde, la croissance des plantes et la lumière comme l'a fait Goethe lui-même, la géologie comme le fait Montan, le mouvement des planètes comme le fait le mari de Makarie, est une approche du secret qui réside dans une vision de l'unité du monde.

Bien sûr, cette profondeur dans la vision goethéenne du monde, de l'homme et de la vie, sa religiosité, ma lecture de jeunesse ne l'a pas perçue vraiment, mais ma sensibilité en a cependant été imprégnée plus ou moins inconsciemment par les images, par la beauté de la langue qui ont fait leur chemin dans mon âme.

Vision du monde et unité de l'oeuvre

La lecture de vieillesse découvre que le dernier roman de Goethe n'est nullement un « fourre-tout », mais qu'il est régi par un ordre supérieur, une vision de l'unité du monde (un monisme) où à travers la diversité des milieux et des activités humaines s'exprime le « secret évident » dont chaque

personnage ou groupement humain est le porteur.

La vision moniste du monde où tout est relié, je me la suis appropriée à la lecture de Spinoza. Le langage rigoureusement rationnel du philosophe traduit ce qui est présent dans le langage imagé et poétique de Goethe. Or Goethe précisément fut dans sa jeunesse marqué par l'oeuvre de Spinoza. Monisme philosophique ou panthéisme poétique, les deux conduisent à la joie d'exister, à la perception que tout phénomène à son niveau peut être un reflet de l'absolu.

La vieillesse contemple plus qu'elle n'agit - chaque chose en son temps et il faut savoir renoncer. Cette contemplation s'ouvre sur une religiosité sans limite qui puise à toutes les traditions spirituelles, qui accueille toute la beauté du monde autant que son ultime mystère.

Michel Pennetier , mars 2020